

recevoir de grandes quantités de chair et de graisse. Comme signe de la légèreté des os, il faut noter le peu de volume des cartilages; les oreilles sont, proportionnellement à la taille, étroites et très-minces; le flanc est court et l'abdomen peu développé. Les membres sont fins, mais longs, quoiqu'ils paraissent courts avant la tonte, à cause de la longueur de la laine; les genoux et les jarrets sont très-écarts. La laine longue est grosse et rude, disposée en mèches pointues; les membres, le ventre, le scrotum et la tête en sont dépourvus. Le poids de la toison n'est pas en proportion de la taille des animaux et de la longueur des brins; et même à mesure que ces moutons engraisseront, les toisons diminuent de poids et la laine perd de ses qualités. Il existe sur la face, autour des yeux et sur les oreilles, des taches foncées, brunâtres. La viande du mouton Dishley est longue, lâche et laisse beaucoup à désirer quant aux qualités. Elle est souvent trop grasse, mais cela tient à la précocité et à la manière dont les animaux sont nourris. Le Dishley est lent, paresseux et peu propre à marcher. Il est nécessaire qu'il ait toujours à sa disposition une nourriture facile à prendre et qu'il ne soit point exposé à de fortes chaleurs. Il fait peu de déperdition, puisqu'il mange et se couche; il consomme peu et fait cependant beaucoup de graisse. Nourri à la bergerie, il supporte de plus fortes rations de racines que les animaux de notre pays. Ces moutons sont peu prolifiques, surtout quand ils sont déjà âgés et qu'ils ont pris de la graisse. Il faut les entretenir sans les engraisser pour conserver leur fécondité. Cette race ne présente aucun avantage pour notre pays. Le climat, les herbes des contrées où se fait l'élevage du mouton lui conviennent peu. Nous avons besoin de bêtes plus en rapport avec notre climat et qui produisent non-seulement de la viande, mais encore de la laine de belle qualité. Nous devons employer ce bélier anglais pour croiser certaines races françaises, les perfectionner et en créer de nouvelles. Cette race est précieuse pour améliorer celles des pays qui ne peuvent pas garder longtemps leurs moutons ni produire de belle laine, en raison de leur trop grande humidité.

BAKSWELL, ville d'Angleterre, comté et à 35 kil. N.-O. de Derby, sur la rive droite de la *Wie*; 2,000 hab. — Aux environs, sources minérales ferrugineuses, mines de plomb; beau château de Chatsworth, bâti sur l'emplacement de celui qui servit de prison à Marie Stuart, et le superbe manoir de Haddon.

BAKHA-NAMOUR (lac), lac de l'empire chinois, entre la petite Boukarie et le Tibet, dans le Ngari; longueur 40 kil., largeur 28 kil. Une rivière, qui coule à l'est, lui sert de communication avec le lac Iké-Namou.

BAKHMOU, petite ville de la Russie d'Europe, sur la rivière de ce nom, gouvernement et à 183 kil. E. d'Ekatérinoslaw; 4,000 hab. Ville fortifiée, mines de houille dans les environs. # **BAKHMOU**, rivière de la Russie d'Europe, gouvernement d'Ekatérinoslaw; arrose le district de Bakhmout et se jette dans le Donetz.

BAKHTALNASSAR, et, par abréviation, **BAKHTNASSAR**, nom sous lequel les Arabes désignent le célèbre roi que la Bible appelle *Nebucadnetsar* et la version grecque *Nabuchodonosor*. Voici ce que les historiens orientaux nous rapportent sur son sujet. Bakhtalnassar ou Nabuchodonosor était simplement un des quatre premiers gouverneurs nommés par le roi Lohorashb, de la dynastie des Kaïnides ou Kallanides. Son véritable nom était *Raham*; *Bakhtalnassar* était un surnom composé de deux mots signifiant *fortune* et *victoire*. Mohammed ben Cassem différa cependant sur ce point, et prétend que *Bakht* ou *Bokht* veut dire, en chaldéen, *esclave, serviteur*; en arabe, *abd*, et que *Nassar* était le nom d'une idole adorée à cette époque. Bakhtalnassar, gouverneur de Babylone, ruina la ville et le temple de Jérusalem. Bahaman, sixième roi persan de la dynastie des Kaïnides, aurait enlevé à Balthasar, fils de Bakhtalnassar, le gouvernement de son père pour le donner à Kirech (Cyrus), que les Hébreux appellent Kurech. D'autres auteurs confondent Bakhtalnassar avec Gudarz ou Goudarz, général persan qui, sous le règne de Lohorashb, conquit la Judée, s'empara de Jérusalem et soutint différentes autres guerres.

BAKHTCHESÉRAI. V. BAGHTCHÉ-SÉRAI.

BAKHTISHWA, **BAKHTICHANA** ou **BAKHTICHUA**, nom d'une famille de médecins arabes, dont les principaux sont : **BAKHTISHWA** (Georgis). Chargé d'abord de la direction de l'hôpital de Jondisabour, il vint, en 769, à la cour d'Al-Mansour, qui était malade et qui l'avait appelé pour recevoir ses soins. — **BAKHTISHWA** (Ben-Georgis), fils du précédent, fut appelé par le calife Al-Hadi; il fut assez habile pour le guérir; mais il l'empoisonna ensuite pour l'empêcher de faire périr tous ses autres médecins. Haroun-al-Raschid l'appela aussi à sa cour et lui conféra la dignité d'archiatre. — **BAKHTISHWA** (Giabril), fils du précédent, jouit aussi, pendant quelque temps, de la faveur d'Haroun-al-Raschid, puis encourut sa disgrâce. Sous les successeurs d'Haroun, il eut également des alternatives de disgrâce et de faveur. On cite encore plusieurs autres médecins du même nom, dont l'un, surnommé *Abou-Sa*, est auteur d'un ouvrage intitulé :

Al-Randat attabiat, c'est-à-dire *Jardin de la médecine*.

BAKHUYSEN. V. BACKUISEN.

BAKI s. m. (ba-ki — mot arabe signifiant *permanent*). Relig. mahom. Attribut de Dieu que les mahométans énoncent au quatre-vingtième grain du chapelet.

BAKKA s. m. (bak-ka). Bot. Syn. de *bang*.

BAKKA-MUNA s. m. (bak-ka-mu-na). Ornith. Oiseau de proie nocturne, voisin des ducs et des chats-huants, qui vit à Ceylan. # Peu connu.

BAKKER (Gerbrand), médecin hollandais, né à Enkhuisen, dans le nord de la Hollande, en 1771, mort en 1828, occupa, depuis 1810 jusqu'à l'époque de sa mort, la chaire d'anatomie, de physiologie et de chirurgie à l'université de Groningue. Outre plusieurs notices sur le *Magnétisme animal* et les *Vers intestinaux*, il a laissé : *Oratio inauguralis de iis quæ certis obstetricia utilitatem augere possunt, et gratiam magis acceptamque reddere; Osteographia piscum, gadi præsertim æglefini, comparatim cum lamprede gullato, specie variore; De natura hominis liber elementarius*, etc.

BAKKER (Pierre-Huysing), poète hollandais, né vers 1713, mort en 1802. Ses œuvres se composent de 8 vol. in-80. On y remarque un poème estimé sur l'inondation de 1740, des *Satires contre les Anglais*, pleines de véhémence et de feu, et qui ne se ressentent en rien des quatre-vingt-deux ans qu'avait l'auteur lorsqu'il les composa; une dissertation sur la poésie nationale, des traductions, enfin une biographie de l'historiographe Wagenaar, son beau-frère et son ami.

BAKLAGA s. m. (ba-kla-ga — mot russe). Sorte de vase à double fond en usage en Russie.

BAKLAVA s. m. (ba-klava). Espèce de galette ou de gâteau qui se fabrique en Turquie. Des pâtisseries enfournaient le **BAKLAVA**. (Th. Gaut.)

BAKONY-WALD, chaîne de montagnes de Hongrie, au N. du lac Balaton, l'un des derniers contre-forts des Alpes Noriques; peu élevées, couvertes de forêts de hêtres et de chênes, dont les glands servent à la nourriture de la race porcine; gibier abondant.

BAKOU, ville forte de Russie, dans la Transcaucasie, sur la péninsule d'Apschéron; avec un port sur la côte O. de la mer Caspienne; 12,000 hab. — Grand commerce de peaux, de saipêtre, de naphte, avec Astrakan, la Perse et l'Inde. Dans les environs, marais vaseux dont les abondantes exhalaisons d'hydrogène carboné s'enflamment au contact de l'air. — Jadis khanat indépendant, puis vassal de la Perse, Bakou fut cédé aux Russes en 1723, rendu aux Perses en 1735, puis passa définitivement aux Russes en 1813.

BAKOUNINE (Michel), patriote russe, né en 1814, d'un propriétaire de Torschok, dans le gouvernement de Twer. Après avoir été élevé à l'école des Cadets de Saint-Petersbourg, il entra, avec le grade d'enseigne, dans l'artillerie de la garde impériale, mais il prit bientôt son congé. En 1841, il alla étudier la philosophie à Berlin; l'année suivante, il se rendit à Dresde, se lia avec Ruge, et publia une dissertation philosophique dans les *Annales allemandes*, sous le pseudonyme de Jules Elysard. Il vint ensuite à Paris, et se mit en relation avec les principaux membres de l'émigration polonaise; puis il alla à Zurich et prit une part active aux travaux des associations socialistes. Bientôt le gouvernement russe, instruit de toutes ses démarches, lui retira la permission de voyager à l'étranger et lui enjoignit de rentrer immédiatement en Russie. Mais il se garda bien d'obéir, et toutes ses propriétés furent aussitôt confisquées. Bakounine revint à Paris, et fut admis au nombre des écrivains qui rédigeaient la *Réforme* sous la direction de Flocon. En 1847, dans une réunion de patriotes polonais, Bakounine prononça un discours chaleureux pour exciter les Polonais à unir leurs efforts à ceux des patriotes russes, afin de révolutionner la Russie. Ce discours produisit une grande sensation, et l'ambassadeur russe demanda au gouvernement de Louis-Philippe l'expulsion de Bakounine, qui alla se réfugier à Bruxelles. Peu de temps après, la révolution de février 1848 lui rouvrit les portes de la France, où les chefs du gouvernement nouveau lui fournirent les moyens de poursuivre le but qu'il voulait atteindre. Il se rendit à Prague, puis à Berlin et à Dresde, et joua un rôle important dans les troubles qui agitérent ces villes allemandes. Forcé de fuir avec Heubner et Röckel, il fut arrêté à Chemnitz, emprisonné, puis transféré à Koenigsstein et condamné à mort; mais sa peine fut commuée, et on le livra au gouvernement autrichien, qui demandait son extradition. Traduit devant un conseil de guerre, à Prague, il fut encore condamné à la peine capitale, qui fut de nouveau commuée en celle d'une détention perpétuelle. Livré ensuite au gouvernement russe, il a été, en 1852, envoyé à l'armée du Caucase, où il fut obligé de servir comme simple soldat.

BAKOWA, ville des provinces moldo-valaques, à 80 kil. S.-O. de Jassy, sur la Bistritz. Siège d'un évêché catholique; jadis florissante, aujourd'hui entièrement déchu.

BAKRANG s. m. (ba-krangh). Bot. Liane de Madagascar.

BAL s. m. (bal — du bas lat. *ballare*, danser, tiré du grec *ballismos*, danse, ballet, bal. Le mot *baller* était très-usité au moyen âge pour signifier *danser*, mais il est probable que la basse latinité a emprunté ce mot, comme tant d'autres, aux idiomes germaniques, ainsi qu'on peut le voir par les exemples suivants : en allemand et en anglais *bal* se dit *ball*; en holl. *baal*; en danois *bal*, exactement comme en français, etc.). Assemblée, réunion où l'on danse au son d'un ou de plusieurs instruments : *BAL bourgeois*. *BAL champêtre*. *Aller au BAL*. *Le BAL de la cour*. *Prendre du plaisir au BAL*. *Un BAL animé*. *L'entrain d'un BAL*. *Revenir du BAL*. *Il y a eu un BAL hier aux Tuileries*. *Le BAL n'est pas un plaisir d'enfant, il ne convient qu'à la jeunesse*. (P. Janet.) *La fureur du BAL avant l'âge et après l'âge est une passion funeste et ridicule*. (P. Janet.) *Un soir aux Italiens, l'autre au Grand Opéra, de là toujours au BAL*. (***) *Dans le grand monde, un BAL s'indique par ces mots : On dansera; et dans la classe bourgeoise, par la vieille formule : Il y aura un violon*. (Ed. Mennechet.)

Le bal survient; chacun s'est déguisé.

DORAT.

Ces bals charmants où les femmes sont reines, J'y meurs, hélas! J'ai le mal du pays.

BÉRANGER.

Dans vos fêtes d'hiver, riches heureux du monde, Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde...

V. Hugo.

Le bal survient, chacun s'est déguisé, On se luit, on s'égare, on fredonne, La foule roule, au flot on s'abandonne, On s'estropie, et l'on s'est amusé.

DORAT.

Jeune Eglé, si l'Amour voulait Donner un bal aux trois sœurs immortelles, Que ferait-il? Le nombre est incomplet... Ce dieu vous choisirait pour former le ballet, Et pour figurer avec elles.

DE CHOISY.

Quel bonheur de bondir, éperdue en la foule, De sentir par le bal ses sens multipliés, Et de ne pas savoir si dans la nue on roule, Si l'on chasse, en fuyant, la terre, ou si l'on foule Un flot tournoyant à ses pieds!

V. Hugo.

— Local où l'on danse : *Aller au BAL*. *Contruire un BAL*. *Se rencontrer au BAL*. *Le BAL Valentino*. *Le BAL de la Reine-Blanche*. *Est-ce que je vais au BAL pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi*. (A. de MUSS.) *À Paris, les femmes sont admises dans tous les BALS sans bourse délier*. (L.-J. Larcher.)

L'autre hiver, chez un ministre, Il mena ma femme au bal.

BÉRANGER.

— Absol. *Je n'aime pas le BAL, il s'y fait plus de dépense de toilette que d'esprit*. (Mme de Staël.)

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

V. Hugo.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!

V. Hugo.

— Fig. Se dit de certaines sociétés et même de la société en général : *Le grand monde est un BAL masqué*. (Marmontel.)

Ce monde est un grand bal où des fous, déguisés Sous les risibles noms d'éminence ou d'altesse, Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.

VOLTAIRE.

La vie est un bal que commence La Fortune, tant bien que mal : Vient l'Amour qui presse la danse, Et puis la Mort ferme le bal.

(***)

— Est souvent suivi d'un qualificatif qui en détermine l'objet, la nature, le caractère particulier : *Bal paré*. Celui dans lequel on n'est admis qu'en toilette spéciale. # *Bal masqué, costumé*. Celui qui exige que les invités aient un masque sur le visage, ou soient déguisés : *Le BAL MASQUÉ de l'Opéra*. *Il y a un BAL COSTUMÉ chez l'ambassadeur d'Espagne*. # *Bal officiel*. Celui qui est donné par un ministre, un grand fonctionnaire. # *Bal d'enfants*. Celui dans lequel on n'admet à danser que des enfants. # *Bal public*. Celui qui est ouvert au premier venu, à la seule condition de payer un droit d'entrée : *Le BAL Mabille est un BAL PUBLIC*. # *Bal par souscription*. Celui qui est donné à frais communs par une certaine quantité de personnes qui se sont cotisées, ou dans lequel on ne peut être admis qu'en déclarant à l'avance vouloir y souscrire. # *Bal de bienfaisance*. Celui qui est donné soit au profit des pauvres, soit à celui de quelque société charitable, ou au bénéfice de quelques malheureux inondés, incendiés, etc. # *Bal des jardiniers, des charpentiers, des chapeliers, des dames de la Halle, des pompiers, etc.* Celui qui est donné par ces corps d'état, particulièrement le jour où ils célèbrent la fête de leur patron.

— *La reine du bal*. Celle pour qui l'on donne le bal ou qui en fait les honneurs, ou enfin celle qui a été la plus belle, la plus fêtée, la plus admirée. # *Ouvrir le bal*. Être le premier à danser : *Un BAL fut arrêté à la pluralité des voix... Le cardinal de Mantoue ouvrit ce BAL, où le roi Philippe et tous les pères du concile (de Trente) dansèrent avec autant de modestie que de dignité*. (Lunier.) # *J'OUVRIRAI LE BAL avec M. Édouard*. (Scribe.) # *Donner le bal*. Faire danser, en parlant des musiciens : *Qu'ils viennent vous DONNER LE BAL*. (Mol.) # Cette express. n'est plus en usage.

— Jeux. *Mettre une carte au bal*. La jouer. # *C'est le bal de telle carte*. Il faut la jouer.

— *Encycl. Hist.* Les premiers *bals* furent évidemment ceux que les anciens appelaient *la danse des festins*. Ils avaient lieu après le repas et étaient formés par les convives qui s'y adonnaient avec le plaisir qu'a toujours inspiré cette sorte de divertissement. Philostrate attribue à Comus l'invention de ces danses; le nom de *bal* peut aussi être donné aux danses champêtres que le dieu Pan institua, et qui étaient exécutées par de jeunes filles et de jeunes garçons, comme actuellement encore on voit sur la place publique d'un grand nombre de nos villages la jeunesse se réunir dans les beaux jours et se livrer au plaisir de la danse. Toutefois, cet usage tend de plus en plus à disparaître; la danse en plein air, sous le vieux chêne, conduite par un ménestrier monté sur un tonneau, si fort en honneur au XVIII^e siècle, a été remplacée par la danse à couvert, dans la salle enfumée du cabaret, perdant ainsi, sans profit pour les mœurs, tout ce qu'elle avait de primitif et de gracieux.

En considérant le bal comme divertissement régulier, nous ne le voyons guère apparaître en France avant la fin du XIV^e siècle, et encore il n'est pas suffisamment prouvé que le bal offert par la ville d'Amiens à Charles VI ait été autre chose qu'un ballet exécuté par des danseurs choisis à cette occasion; mais ce qui autorise à croire que ce divertissement existait déjà dans les habitudes des grands, c'est le *bal* qui eut lieu au faubourg Saint-Marceau, à l'hôtel de la Reine-Blanche, pendant l'hiver de 1397 à 1398. Charles VI, un peu remis de sa maladie mentale, faillit périr dans cette occasion : il avait fait son entrée avec quatre seigneurs, déguisés en sauvages, qu'il tenait enchaînés. Le duc d'Orléans, son frère, ayant imprudemment approché un flambeau de leurs costumes, composés d'étoffe et de toile goudronnée, les enflamma, et l'incendie se propageant rapidement, bientôt la salle entière fut en feu. Les quatre compagnons du roi périrent au milieu des flammes dont ils étaient eux-mêmes le foyer, et Charles VI ne fut sauvé que par la présence d'esprit de la duchesse de Berry, qui l'enveloppa dans les plis de sa robe et parvint ainsi à éteindre le feu qui allait le dévorer. C'en était assez pour dégoûter des *bals* costumés; mais les femmes, qui eurent toujours un penchant marqué pour ce genre d'amusement, ne renoncèrent jamais à la danse, et, sans nous arrêter au *bal* historique dans lequel les cardinaux figurèrent en 1500, ce qui était plutôt une représentation théâtrale qu'un *bal* proprement dit, nous arriverons de suite aux règnes de François I^{er}, Henri II, Henri III et Henri IV, sous lesquels nous trouvons le *bal* en pleine floraison; la cour galante du roi chevalier avait donné le branle aux fêtes, et elles se succédèrent sans interruption jusqu'à Louis XIII, comptant toujours le *bal* comme le premier, l'indispensable élément du programme. Les divertissements se ralentirent un peu sous Louis le Juste, dont la pâle physiologie et le caractère triste s'accordaient mal avec le joyeux entrain d'une réunion dansante. Sous Louis XIV, on en revint aux ballets et aux danses d'apparat, qui disparurent sous Louis XV, pendant le règne duquel le *bal* fit fureur. On dansa partout : à la cour, dans les salons armoriés des vieux hôtels, comme dans la modeste demeure du bourgeois. Les *bals* de l'Opéra, qui furent créés en 1715 et qui eurent lieu trois fois par semaine, ne contribuèrent pas peu à faire naître cet engouement. Nous leur devons une description particulière; mais, avant de nous étendre sur ce sujet, disons que jusqu'alors le *bal* avait été primitivement le plaisir des gens de cour; plus tard, l'usage s'établit de faire du *bal* le complément indispensable d'une noce; nous le verrons bientôt, suivant la marche des idées nouvelles, s'infiltrer dans les mœurs populaires et devenir le plaisir par excellence de tous les Parisiens. Ce fut alors que des industriels, songeant que, si le goût de la danse était général, il n'était possible qu'à un nombre de gens relativement restreint de donner des *bals*, imaginèrent d'ouvrir des établissements publics spécialement affectés à la danse, et dans lesquels tout le monde pourrait, moyennant une certaine rétribution, se livrer au plaisir du *bal*. L'idée était excellente, et bientôt s'ouvrirent de nombreux *bals* publics. Ceux qui eurent le plus de vogue furent : le jardin Ruggieri, ouvert en 1766, aux Porcherons; le Vauxhall, établi par Torrè en 1767, rue de Bondy, au coin de la rue de Lanery; le Colisée, ouvert en 1771, aux Champs-Élysées, près le Carré-Marigny, et où l'on donna des *bals* en 1773; le Ranelagh, à l'entrée du bois de Boulogne, fondé en 1774, et qui devint célèbre sous la Restauration; le Vauxhall de la foire Saint-Germain, créé en 1775; la Redoute chinoise, qui fit son ouverture en 1781 à la foire Saint-Laurent; le Vauxhall d'été, établi, en 1785, au boulevard Saint-Martin; le Jardin des Grands Marronniers, ouvert en 1787 dans le haut du faubourg Saint-Martin; enfin, la Grande-Chaumière, fondée en 1788 au boulevard Montparnasse. Sous la Révolution, on ne dansa guère, ou plutôt, si l'on dansa, ce fut dans la rue, sur les ruines de la vieille société qui s'écroulait au son du canon, entre une émeute et une victoire. Ici, nous devons une mention particulière au *bal* dit des *Victimes*. Après le 9 thermidor, au milieu des réactions politiques, la frénésie du plaisir succéda tout à coup au régime austère et violent de la Terreur. Les fêtes, les spectacles, les *bals* se